HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

OU

ORIGINES ET DESTINÉES CANADIENNES

PAR

M. CHARLES THIBAULT, AVOCAT

DISCOURS PRONONCÉ A QUÉBEC

LE 24 JUIN 1880.

MONTRÉAL.

1880

HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

OU

ORIGINES ET DESTINÉES CANADIENNES

PAR

M. CHARLES THIBAULT, AVOCAT.

DISCOURS PRONONCÉ A QUÉBEC LE 24 JUIN 1880.

Sta viator ! heroem calchas !—HORACE.

Arrête ! peuple voyageur ! car tu ne foules pas ici seulement les cendres d'un héros inconnu, dont le vieux poëte n'a pas cru devoir même transmettre le nom à la postérité, mais tu marches sur celles de toute une génération de héros ! Arrête ! rappelle tes souvenirs, réveille ta foi, proteste de ton dévouement et prends de nouvelles résolutions pour l'avenir. N'entendez-vous pas comme une hymne universelle, comme un solennel hozanna s'exhalant des tombeaux ? Tout n'est-il pas harmonie, paix et concert au ciel et sur la terre ?

Oh ! qu'il est bon de retremper quelques fois ses forces aux sources vives de l'amour, au berceau de sa vie, au foyer de ses espérances, au centre de ses affections !

O vieille cité de Champlain, *perchée comme un aiglon sur ton haut promontoire,* ceinte, de tous côtés, de solides remparts, protégée par les tombeaux de tes pères et les monuments de tes braves; par l'ombre même de tes héros et les ossements de tes martyrs; heureuse de l'affection de tes habitants ; forte de ta position, pourquoi appelles-tu tes enfants ? Pourquoi nous convies-tu à cette fête ? Crains-tu, comme autrefois, une attaque nocturne des barbares de la forêt ? Le clairon des alarmes vient-il de nouveau jeter l'effroi dans tes murs ? L'ennemi te menace-t-il encore ?

Oh ! non ! L'appel de Québec est un long cri d'amour ; c'est la voix d'une mère qui redemande ses fils. Aussi, voyez comme ils se pressent à l'envie de toutes parts ; comme ils se hâtent d'apporter à cette mère aimée, au prix d'immenses sacrifices, le témoignage irrécusable de leur amour national ; comme ils arrivent de tous côtés à la fois :—des solitudes de l'Ouest aux rives des grands fleuves, des bords des grands lacs aux centres des grandes cités, du Cap Breton à Vancouvert, du Lac St. Jean à la Louisiane, des crêtes verdoyantes des Apalaches aux pics dénudés des Cordilières, du Pacifique à l'Atlantique.—Tu les revois enfin ces fils que tu croyais à jamais morts, mais qui, dans leur long pélérinage, n'ont rien perdu de leur amour pour toi, de leur foi en ton avenir et de leur espérance pour ta gloire.

Comme ce géant des temps mythologiques, les Canadiens qui vivent loin de la patrie, sentaient comme un besoin secret de la revoir, afin qu'en touchant de nouveau son sol chéri, ils pussent y retremper leur courage, y puiser de nouvelles forces pour se mieux

préparer aux nouveaux dangers qui nous menacent et pour se fortifier davantage contre les épreuves de l'avenir.

Le spectacle que nous donnons aujourd'hui est unique ; nulle nation au monde ne jouira jamais de ce bienfait. Nous sommes les privilégiés, le Benjamin des peuples, les élus de la providence. Aussi nous pouvons entonner nos chants de triomphe ; la terre nous sourit, la religion nous protége, le ciel nous bénit, les générations envieront notre bonheur.

Oh ! qu'elle est belle cette fête ! qu'elle est pleine de promesses ! qu'elle soit aussi féconde en résultats heureux pour la nation.

Dans ce but, il est utile de jeter un coup d'œil rapide sur le passé, d'examiner le présent et de soulever un petit coin du voile de l'avenir. *Hier*, *aujourd'hui* et *demain* répondront à ces importantes questions, peut-être trop oubliées dans ces temps mauvais, où le culte du passé disparait sous les coups redoublés des niveleurs modernes.

1o. *D'où venons-nous ?*

2o. *Qui sommes nous ?*

3o. *Où allons-nous ?* formeront donc le cadre des quelques remarques, qu'avec votre bienveillante permission, je proposerai à votre méditation, comptant sur votre bonté pour les bien accueillir, sur votre patriotisme pour les encourager, et sur votre enthousiasme pour les faire fructifier au profit de la patrie.

I.

D'OU VENONS-NOUS ?

Le voyageur médite à travers les plaines inconnues qu'il parcourre ; la réflection s'impose de force alors ; il est loin, l'inconnu se présente, il cherche à se retrouver, par ses souvenirs, aux lieux chéris de son enfance, la chaumière paternelle est si riante,—Il se retourne pour constater la route parcourue, les obstacles écartés, les difficultés vaincues. Là, il reprend de nouvelles forces, un nouveau courage pour lui faire mieux supporter les fatigues à venir. C'est l'histoire de l'humanité voyageuse sur la terre.

L'homme aime à dérouler ses titres de noblesse, à étaler ses parchemins ; il y a comme un parfum de poésie dans les choses antiques. Ouvrons-donc le livre de nos origines pour y constater les travaux, les obstacles, les revers, les succès de nos pères ; pour y recueillir ce fonds de vraie poésie, ce cachet de grandeur, cette ampleur de vue, ce dévouement héroïque qui se déroulent à chaque page de notre histoire. Que le passé se reflète sur le présent, et que l'avenir n'en soit pas indigne. Voilà pourquoi il est avantageux de nous demander la raison de notre existence, d'examiner la route parcourue, les moyens à adopter pour accomplir la mission qui nous a été confiée.

Dieu a assigné à chacun un but spécial dans les rangs de la grande armée humaine : L'union est son œuvre, l'amour procède de lui. L'amour, issu du bien, est le gage le plus fort du bonheur des nations, comme la haine, fruit du mal, est l'obstacle le plus sérieux à leur bien-être.

Le 16ième siècle a bu le poison de la division, il a mangé le pain de la haine ; son cœur s'est épris soudain d'un besoin irrésistible de destruction. Il s'est préparé lui-même ses propres ruines ; comme ce roi malheureux, assassin de son père, il a appelé sur lui-même la réprobation céleste. Dans sa haine profonde il a détruit les étais qui soutenaient le monde ; l'autorité a été méconnue, la foi persécutée, la religion outragée, la royauté amoindrie. Le monde, victime de ses faux principes, devait succomber plus tard dans les horreurs d'une agonie de larmes, de désespoir et de sang. Telle fut l'œuvre terrible et la responsabilité effroyable qu'assuma le seizième siècle Oui :

O siècle ! on a bien vu parfois d'épais nuages
S'amasser, se grouper sur la route des âges ;
On a vu sous le sceptre ou d'un peuple ou d'un roi,
Bien des hontes jaillir comme ta honte à toi
Mais, O siècle pervers ! leur fange était moins crue,
Mais eux gardaient la séve, et toi tu l'as perdue ;
Car tu manques de foi.

L'arche sainte des destinées de la civilisation chrétienne n'étant plus en lieu sûr, en Europe, devra traverser les océans sur les vaisseaux de Jacques-Cartier, pour venir prendre possession de son nouvel empire et se reposer à l'ombre des forêts vierges de ce continent. C'était la vieille foi qui venait contracter une alliance nouvelle avec la jeune liberté. Ce que l'on croit un malheur est un bienfait ; une ruine complète, est une sauvegarde absolue. Ce que le ciel garde est bien gardé.

Les destinées de la foi sont le secret de Dieu ; destinées qui semblent varier à époques déterminées dans les annalles du temps. De même que le soleil n'éclaire pas l'univers entier, tout à la fois, de même, la clarté divine ne pénètre pas, chez tous les peuples, en même temps. Quand l'aurore resplendit à travers nos nuages du matin, les ombres du crépuscule se dessinent déjà aux rivages de nos antipodes. L'astre lumineux, qui nous donne quotidiennement sa bienfaisante chaleur, opère sur lui-même un mouvement lent requérant plusieurs milliers d'années pour s'accomplir. La foi agit de même ; elle brille journellement aux yeux de quelque nation, mais dans sa marche bienfaisante, elle semble suivre le mouvement de rotation que la main de son auteur lui imprima.

L'Orient fut son premier berceau, l'Occident est aujonrd'hui son dernier refuge, comme si l'Amérique était destinée à devenir son tombeau, en même temps que celui de l'humanité toute entière. Car, quand la somme du mal l'emporte sur celle du bien, que l'iniquité submerge le monde, celui-ci périclite ; les nuages sont alors saturés d'une électricité particulière qui asphyxie les peuples. Quand, comme de nos jours, l'autorité est bannie ou qu'elle n'excite plus même le mépris, mais effleure seulement cette coupable indifférence, mille fois plus intolérable que la haine, quelque chose de funeste se prépare dans les secrets de l'avenir.

Cette vérité, vieille comme l'histoire, est proclamée par toutes les nations.

L'Asie a rejeté la foi du côté de l'Occident, l'Afrique sera alors son partage et sa conquête. Aussi, y compte-t-on plus de siéges épiscopaux, à l'époque du grand évêque d'Hippône, qu'il y en a aujourd'hui dans tout l'univers.

Cependant, ce pays ne saura pas conserver les douces lumières de cette envoyée divine, et, sous les chauds rayons de son soleil éclorera l'abrutissant despotisme. L'africain, comme l'Asiatique, terrassé, s'éprend des mensonges de la fable, Mahomet sera vainqueur, le Croissant bannira la croix, Satan triomphe !

Chassée de ce pays, cette céleste messagère cherchera un refuge encore plus à l'Occident : l'Europe deviendra bientôt son domaine. Voyez, sous son souffle créateur, quelles merveilles s'y produisent, quelle vie nouvelle s'y répand. Ici tombent les idoles, là s'écroulent les temples des faux dieux, les sacrifices humains cessent, une ère de bonheur et de liberté se lève sur un peuple nouveau. La France prend rang parmi les nations. Aux baptisés de Clovis appartiendra désormais la victoire s'ils sont fidèles à leur sublime mission. Mais si le Dieu des chrétiens est un Dieu jaloux, c'est pardessus tout celui de la fidélité, qui récompense ou châtie les nations, en raison directe de leur conduite, sous ce rapport.

Ce siècle impie dont nous venons

de parler apparaît à l'horizon du temps. Luther lève l'étendard de la révolte contre Rome, base de toute autorité, les rois sont entrainés dans cette audacieuse révolte, sans se douter qu'ils proclament, par là, leur propre déchéance en sanctionnant la souveraineté des peuples. Tout l'édifice social est ébranlé; l'on sait quelles furent les conséquences tragiques pour l'Europe, de ce nivellement d'autorité. 93 sera le monstre naturel, produit de l'alliance diabolique du despotisme et de l'anarchie. Enfant de la haine, le 18e siècle, étouffé dans ses crimes, n'a pas voulu de la miséricorde.

Siècle inique, toi seul dans ta haine profonde,
N'a point de ces retours vers le maître du monde;
Ton âme s'est faussée à force de sentir,
Et sa trompeuse voix ne peut que te mentir.
Toi seul ne sauras point te retrouver toi même,
Ni prendre pour linceul à ton heure Suprême,
Un dernier répentir.

N'avez-vous pas peur pour la foi ? Cette messagère du Très-Haut va-t-elle périr ? Les ténèbres vont-elles s'apesantir sur l'univers ? La parole du crucifié aura donc été vaine ? Le souvenir du Golgotha sera-t-il effacé de la mémoire des hommes ?

Soyez tranquilles, à l'occident de l'Europe, par delà des mers immenses, existe un vaste continent que le génie d'un navigateur Génois a entrevu dans ses rêves. Colomb, Jacques-Cartier, Samuel de Champlain, DeMaisonneuve seront les portes-flambeaux de la lumière véritable qui brillera d'un nouvel éclat sur ces plages inconnues. Le sang a une force ignorée, une vertu à nulle autre pareille ; la foi ne germera jamais mieux que quand elle sera arrosée du sang des martyrs. Brebœuf, Lallemant, Jogues, Garnier et autres, sont des victimes mures pour le sacrifice ; et, l'homme sauvage, étonné de leurs vertus, subjugé par leur dévouement, après avoir bu leur sang dans le crâne de ses ennemis, courbera enfin son front farouche pour y laisser tomber l'eau régénératrice du baptême, signe de sa rédemption, et gage de son salut.

Notre mission semble s'accentuer déjà, se dessiner plus clairement. Oh ! qu'il serait doux d'évoquer ici, au milieu de cette foule innombrable, les mânes de nos grands capitaines, de nos célèbres guerriers, de nos saints missionnaires, de nos preux chevaliers, de nos valeureux ancêtres, si le temps nous le permettait, afin qu'ils nous retracent en caractère de flammes, les grands travaux accomplis pour asseoir ici, sur les rives de notre fleuve géant, cette nationalité canadienne, que vous représentez si dignement ici et dont, du haut du ciel, ils doivent être si glorieux en ce moment.

Délégué des canadiens de Champlain (N. Y.) toujours dévoués, malgré leur éloignement de la patrie, toujours patriotiques, malgré leur exil, toujours catholiques malgré l'abandon où ils se sont longtemps trouvés, avant que le ciel leur ait envoyé des pasteurs zélés, des missionnaires dévoués comme l'éloquent chapelain de leur Société St. Jean-Baptiste, (Rév. F. X. Chagnon) pour les fortifier, les consoler et les encourager, qu'il soit, au moins permis d'affirmer ici qu'ils aiment toujours Samuel de Champlain, le découvreur de leur beau lac ; celui-là même qui a donné son nom à leur magnifique village et à la charmante petite rivière qui l'arrose et l'embellit.

Ainsi, compatriotes de Québec, cœurs contre cœurs, poitrines contre poitrines, serrez la main à ceux de Champlain, car vous êtes deux fois frères, et par les liens indissolubles du sang et, par ceux toujours si forts, chez les nobles natures, de la reconnaissance pour le saint et héroïque fondateur, de votre noble cité.

Montréal, sœur cadette de votre ville, Messieurs, métropole com-

merciale de notre puissance, la ville des grandes œuvres et des grands sacrifices, était fondée, par l'immortel DeMaisonneuve, 34 ans après la vôtre, au milieu de toutes sortes de dangers, de la part des farouches enfants des bois. La guerre fut la première condition de nos ancêtres; elle revêtait alors les caractères les plus cruels et les plus sauvages. Nos pères semblent nés soldats. Ils défendent ce sol conquis au prix de si grands sacrifices ! Est-il étonnant qu'ils aient tant aimé leur chère nouvelle France ? elle leur avait coûté tant de larmes, tant d'efforts, tant de sang !

Non seulement ils défendent leur nouvelle patrie, mais ils l'évangélisent ; ils se font apôtres, puis laboureurs. *Soldats, apôtres, laboureurs !* résument donc notre vie nationale, notre vie patriotique, notre vie religieuse. Trois fleurons de notre couronne historique trop nobles, trop beaux, trop précieux pour que nous les laissions jamais se ternir.

Pendant que les Canadiens affirment leur puissance dans cette nouvelle France, objet de leur amour, que Subercasse lutte ardemment pour sa chère Acadie, d'autres, non moins courageux ; pénètrent au fonds des immenses déserts, des vastes solitudes de l'Amérique, D'Iberville détruit la flotte anglaise sur la baie d'Hudson et s'avance jusqu'à la Louisiane où il assoiera une nouvelle colonie, Varennes de la Verandry (1723) pénétrant à l'extrême ouest, jette une série de forts le long de l'Assiniboine, et depuis les Montagnes rocheuses à la vallée de la grande Saskatchewane, lesquels serviront, plus tard, de jalons au grand Pacifique canadien, à travers nos immenses prairies du Nord-Ouest.

Marquette, l'un des fondateurs du Michigan, s'avance, suivi de Joliette, des rives du Mississipi à celles de l'Arkansas. D'autres Canadiens accompagnent LaSalle au Texas, tandis que Juchereau de St. Denis pénétrera jusqu'à Mexico, après avoir fondé Natchitoches. Les forts de Niagara et de Mackinaw sont l'œuvre du marquis de Vaudreuil, etc. Milwaukee a pour fondateur Solomon Juneau, Laurent Ducharme, etc. Tout l'Ouest est à nous, Oswego, Niagara, Fort DuQuesne (aujourd'hui Pittsburg dans la Pensylvanie,) Détroit, Mackinaw, Fort-Chartres, Cahokia, Prairie-du-Rocher, St Louis, fondé par Auguste Chouteau, etc., sont fondées par nos pères.

De si grands succês avaient surexcité l'envie de leurs ennemis ; l'avenir de l'Amérique allait bientôt se jouer à jamais. Les armes françaises, victorieuses sur tout ce nouveau continent, allaient bientôt y jeter un sanglant, mais dernier éclat, comme si la Providence eût voulu se moquer des plus heureuses combinaisons humaines, afin de mieux montrer l'efficacité de sa propre action.

Les Anglais battus, de toutes parts, n'osaient plus mettre le pied sur les routes de Québec à la Nouvelle-Orléans ; les vallées du Saint Laurent et du Mississipi sont enfin libres ; l'Angleterre humiliée, partout, perdait de son prestige dans les deux mondes. Dans la Méditerranée, Minorque lui était ravie, les Anglo-Hanovriens capitulaient à Closter-Seven, la dernière armée de Frédéric, l'unique alliée de Georges II, était écrasée sous les coups des armes russes, alliées à celles de la France et de l'Autriche. La condition de l'Angleterre était tellement humiliante et si décourageante que Horace Walpole lui conseillait " *de couper ses cables et de voguer à la derive vers quelque océan inconnu.*"

C'est alors qu'un homme, courbé sous le poids d'infirmités précoces, apparut à la tribune, comme le génie titulaire de sa nation, " *Je sauverai ce pays et moi seul le peux* : s'écria William Pitt. De ce moment là, Dieu qui veut nous arracher des mains de la France, marchant déjà rapidement vers la ré-

volution, permet que nous changions de maîtres. Il se chargera de notre protection, Lui qui avait tenu en réserve les agents de la perte de ce pays pour la France. Ces agents furent l'incurie du gouverneur d'alors, l'abandon de la mère-patrie, la clairvoyance de Pitt, la discorde, la famine et la concussion : Le voleur Bigot avait l'intendance de la colonie. Dire ce qu'a eu à souffrir la grande âme de nos pères, dans ces tristes circonstances, serait au-dessus de nos forces.

Le grand roi venait de s'éteindre en laissant aux mains d'un jeune homme faible, efféminée et dissolu, les rênes du pouvoir. Le lâche Louis XV abandonnera, aux ricanements de Voltaire, à ses propres forces, la Nouvelle-France, en butte à ses nombreux ennemis. Des prodiges de valeur s'y accomplissent ; le lieu d'où je vous parle est un lieu terrible ! encore tout ruisselant du sang des braves ; ces monuments, non loin d'ici redisent toute une épopée de terribles combats, qui au milieu des nuages de fumée et des flots de sang, célèbrent encore le courage de nos pères et les vertus guerrières, civiques et chrétiennes de l'immortel marquis de Montcalm, le plus grand de nos héros et le plus brave de tous nos défenseurs. La renommée de ce général, premier échelon de sa gloire, est déjà universelle à cette époque : Le temps n'a fait que l'agrandir et la consolider. Sa vie ne fut qu'un long drame ayant le patriotisme pour but, l'exaltation de la vérité pour moyens, et le triomphe de la France pour objet.

Montcalm résume en lui toutes les qualités de nos ancètres. Il imprime au front de notre Canada le génie des grandes luttes, la vaillance du soldat et l'intrépidité du héros ! On le voit partout, à travers les sollitudes, parcourant les déserts, organisant des armées, rassemblant les alliés, ses sauvages fidèles et attaquant avec une audace inouie, des ennemis nombreux, aguerris et bien organisés. S'emparant de leurs retranchements, culbutant leurs remparts, rançonnant le soldat anglo-américain, déjouant les calculs les plus savamment combinés des armées anglaises, se frayant un passage par les vallées, par les grands lacs, par les hautes montagnes, jusqu'au cœur des régions ennemies.

La bravoure que montra toujours le vainqueur de William Henry et de Carillon, la loyauté de son caractère ferme et généreux, son amour invincible pour la patrie, lequel grandissait avec le péril, sa présence d'esprit dans les moments difficiles, son génie organisateur, l'empire qu'il exerçait sur ses subordonnés le constituent l'une des plus grandes figures de notre histoire. La gloire lui servit d'escabeau, l'honneur de bouclier, la foi de but, l'espérance d'auréole.

Ce fut le 14 septembre 1759 que ce grand général, en défendant les murs de votre cité, vit couronner sa fin glorieuse ; en tombant victime du devoir, ce soldat courageux, s'enveloppant dans les plis du drapeau national, se leva une dernière fois comme pour saluer la France et mourir.

Canadiens ! Montcalm, cet héroïque martyr de l'héroïsme national, c'est votre modèle ; la vieille église des Urselines conserve ses cendres, les plaines d'Abraham ont bu son sang, pour vous, gardez toujours son souvenir, dans vos cœurs.

Sept mois plus tard (le 28 avril 1760,) ces mêmes plaines seront témoins de nouveaux carnages ; 1200 ennemis joncheront le champs des morts. L'intrépide Lévis, le vaillant Bourlamarque, le brillant Bougainville s'y signaleront encore par des prodiges de courage, d'audace, de valeur et d'héroïsme, mais c'était écrit, les jours de la France étaient comptés en Amérique et la capitulation de Montréal, prélude et base du traité de 1763 (à Paris 20 janvier) allait bientôt se signer,

la 225ème année après que Jacques-Cartier eut planté sur ce continent le drapeau aux fleurs de lys.

Tel est en quelques traits imparfaits, le résumé de nos origines. Histoire remplie de dévouement, sublime de sacrifices, d'abnégation, de grandeur et d'héroïsme.

II

QUI SOMMES-NOUS ?

MM., pourquoi faut-il, quand tout est fête, quand votre Cité est pleine de sourires, vos parterres couverts de fleurs, et vos arbres, de verdure, quand tout prête à la joie et à l'espérance, pourquoi faut-il jeter une note plaintive au milieu de ces flots d'harmonie ? une pensée sombre au sein du bonheur universel qui nous entoure ? jeter un nuage opaque sur ce brillant soleil qui nous éclaire ? La douleur est donc inséparable de la joie ; et, ce pauvre cœur humain n'est-il pas une lyre merveilleuse où les sentiments les plus opposés, en apparence, les plus antithétiques, en faits, se modulent en même temps ?

Que nos âmes en deuil gémissent donc au milieu de nos réjouissances nationales, au souvenir des ruines de tout un peuple écrasé mais non vaincu ! Puis, cette larme versée, ne perdons pas pourtant confiance ; à côté du poison ne se trouve-t-il pas le dictame ? A travers les nuages de fumée de la dernière bataille livrée pour conserver ce pays à la France, n'y voyons-nous pas poindre comme un rayon d'espérance ? comme le consolant aurore d'un jour moins sombre ?

Vous avez vu quelquefois une forêt abandonnée à la cognée du bucheron : Rien n'est épargné ; les vieux arbres sont abattus de même que les jeunes tiges sont rasées. Et, cependant, attendez un peu, rien n'a péri, tout renaîtra ; bientôt vous y retrouverez l'ombrage, le frais et le repos ; impérissable témoignage de fécondité, de jeunesse, de beauté de force et de vitalité.

Oh ! pourtant, qu'il fut poignant l'instant du départ des restes mutilés de nos derniers défenseurs ! qui, entassés, à l'étroit, sur des vaisseaux ennemis, sont longtemps et impitoyablement battus par une mer orageuse, comme si les flots de notre grand fleuve eussent voulu protester contre le départ de ces braves ! Et quand les nobles, les seigneurs et les grands furent partis, nous restâmes seuls pour combattre, avec notre clergé pour guide, contre l'oppression des ennemis : oui, nous pouvons le répéter avec notre poëte de ce jour, M. Poisson :

Nous sommes tous restés, nous fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.
Oui : nous sommes restés pour démontrer au monde
Qu'une blessure au cœur peut se cicatriser,
Que notre sang est pur, que le sol qu'il féconde
Peut enfanter des preux sans jamais s'épuiser.

O ciel, qui avez eu pitié de notre nation et qui vous êtes montré à nos pères du milieu de leurs sanglants revers et de leurs ruines fumantes, quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas ?

Oui ; dans nos joies, comme dans nos douleurs, laissez nous, Canadiens, vous rappeler le nom de ce Dieu qui protége le grain de senevé confié à la terre, qui envoie sa brise porter le pollen aux fleurs, qui donne à ces arbres leur parure et à la grande nature de ce pays, sa magnificence, qui élève ou abaisse les nations, agrandit ou détruit les empires, et qui nous a sauvés alors d'une complète destruction !

Ce qu'on aurait pu croire à cette époque une ruine inévitable n'a-t-il pas été l'occasion de notre salut, comme nation catholique ?

Ce que Dieu protége est à l'abri de la destruction des hommes, et avec le ciel la défaite de nos pères fut une infortune sans décadence, un malheur sans honte, une capitulation sans faiblesse. Comme nation, nous avons pardonné, dans le temps, à nos vainqueurs, car il nous reste l'éternité, pour nous vanger comme particuliers. D'ailleurs, dans la liquidation universelle des peuples, chacun devra rendre compte de ses œuvres.

Pourtant qu'il fut sombre le lendemain de l'abandon de ce pays, aux mains de ses ennemis ! que la séparation a dû coûter de larmes ! Un jour, Ste. Edwidge sollicitait Jagellon en faveur de malheureux Polonais, dépouillés de leurs patrimoines. Ce prince répondit à sa royale épouse : Ne pleurez plus, je leur ai rendu leurs biens et leurs demeures. Celle-ci, qui avait du cœur, s'écria : "*Mais qui leur rendra leurs larmes* ?" Eh bien ! le ciel s'est chargé de cette restitution à notre égard. Nos pères, nos biens, notre patrie, nous ont été conservés, malgré les dangers auxquels nous fûmes constamment exposés ; et, aujourd'hui que notre horizon s'est agrandi d'un océan à l'autre, que nos chers frères les Acadiens, si dignes de notre sympathie, et que nos enfants, les malheureux Métis, si dignes de notre compassion, nous sont rendus, nous pouvons dire avec un légitime orgueil : Québec ! regarde, compte si tu peux, les nombreux enfants qui te viennent, de toutes parts, ces fils que tu ne connaissais même pas, qui accourent comme pour te dédommager du lâche abandon de ta même-patrie d'autrefois.

O philosophie profonde et mystérieuse du Ciel ! O admirable destinée canadienne qui se manifeste ici-bas, après avoir été longtemps cachée dans les secrets là-Haut !

La France avait sapé la base des grands principes, sauvegardes des sociétés ; elle devait subir ses rigoureuses conséquences de ses trahisons. Elle avait maculée cette blanche robe virginale dont l'avait revêtue St. Rémi en la proclamant la "Fille aînée de l'Eglise," elle avait oublié le baptême de Clovis. Elle s'était enivrée du poison de l'erreur, et du moment que la coupe de ses iniquités a été pleine, elle déborda. Nous savons ce que furent les suites nécessaires,mais funestes de la Révolution, conséquences fatales auxquelles, pas plus que les autres colonies, aussi éloignées que nous de la Mère-Patrie, nous n'aurions échappés si le lien entre elle et nous n'avait pas été violemment rompu auparavant.

Notre destinée était d'éviter les inénarrables malheurs de la France révolutionnaire, impie et dégénérée, et de conserver intact le précieux dépôt de notre foi, ardant notre patriotisme, forte notre espérance. Et, sous une domination étrangère,antipathique et protestante, nous devions rester Canadiens-Français et catholiques ! Car si les lois modifient la constitution des peuples, c'est leur religion et leur volonté seules qui font leur nationalité.

Ce conflit de deux grandes races se disputant l'empire de ce continent à quelque chose de terrible, de grandiose et de mystérieux; elles croient combattre, en leur propre nom, pour la domination d'un monde, et elles ne font qu'exécuter les évolutions célestes au profit de la gloire d'en Haut ! L'homme, ne saurait sonder, sans frayeur, les mystères tenus secrets dans les hauteurs cachées de la gloire. Au delà du rayon visuel borné par les ombres, nous soupçonnons vaguement l'harmonie de grandes merveilles, comme à l'approche d'une montagne qui nous dérobe l'Océan l'on entend son vague murmure qui nous fait déjà pressentir son immensité et sa puissance.

Le soir, quand les grandes ombres descendent et enveloppent l'horizon, l'on saisit mieux, ce semble, toute l'incompréhensible

grandeur des choses que nous ne pouvons mesurer : Le mystère, ouvert par les portes de la Foi, laisse entrevoir quelque chose de ses étonnantes profondeurs. C'est ce symbolisme qui nous sert de point de comparaison pour découvrir les rapports intimes de l'harmonie des relations divines et des destinées providentielles des peuples. Voilà pourquoi, comme nation catholique, nous devons bénir la conquête de notre pays, par la protestante Angleterre.

Dans sa tendresse de père, dans son héroïsme de soldat, dans sa grandeur d'âme de chrétien, Montcalm avait sollicité, pour toute faveur, du général ennemi, de traiter avec modération et bonté ses chers Canadiens. C'était le dernier vœu de cet illustre mourant, martyre du devoir, Murray n'y fera aucune attention ; la tyrannie s'appesantira sur notre pays. Pourtant nos pères auraient dû n'exciter que le sentiment de l'admiration chez leurs vainqueurs, s'ils en avaient été capables. Car, de même que le génie impose le respect, de même aussi la grandeur d'âme commande l'admiration. Or, ce génie et cette grandeur d'âme revêtent une forme plus solennelle encore quand ils résument l'héroïsme du malheur.

Le faible se résigne au sein de l'adversité, le fort abdique temporairement ses droits, mais cette abdication comporte une double victoire et contre lui-même et contre ses oppresseurs. C'est pourquoi inclinons-nons-nous, avec respect, devant nos pères, qui, malgré leurs revers, malgré les injustices dont ils furent les victimes, malgré les persécutions dont ils furent l'objet, surent conserver toujours cette placide sérénité du cœur, cet héroïsme, cet esprit de foi et d'union, cette cohésion qui les préservèrent sur cette terre d'Amérique, que Dieu leur a donnée, dans sa tendresse, pour sa propre glorification et leur bonheur.

Conservons donc soigneusement, comme un dépôt sacré, nos traditions religieuses et nationales, qui semblent ne plus être, hélas! qu'un faible écho des temps disparus, en ces temps d'oubli où la haine obtient droit de cité, parmi nous, et où la division parait vouloir y établir sa demeure en permanence.

Nos luttes ont été longues ; elles ne sont pas encore terminées : cependant, elles nous ont aguerris et nous avons pu résister à tous les empiètements. Ce fut ainsi que nous pûmes conserver notre territoire, notre religion, notre langue et nos institutions, en dépit de tous les obstacles et des machinations de nos ennemis.

L'Angleterre, enflée de ses succès, ne se laissait arracher que par bribes les lambeaux de liberté que les Canadiens réclamaient. Une circonstance heureuse pour eux vint à leur secours ; les colonies américaines secouaient, d'un bras énergique, le joug fatiguant d'Albion, en proclamant : "que le soleil de la liberté venait de se montrer à l'horizon." Ce fut comme l'éclair qui tout en démontrant la fureur des éléments, indique au voyageur attardé, à travers les solitudes, sa route qu'il ne peut plus entrevoir. La providence, en affaiblissant ainsi l'orgueilleuse conquérante, voulut élever un rempart à son ambition, un contrepoids à sa tyrannie, en arrachant à sa tutelle, grâce à l'efficace intervention de la France elle-même, ce peuple américain qui devait, plus tard, offrir un asile à tant de malheureux canadiens, enfants privilégiés de cette Nouvelle-France, que le Seigneur s'était taillée, dans son amour, pour y conserver le précieux dépôt de cette divine persécutée de toutes parts, dans le vieux monde !

C'est ainsi que les voiles mystérieux se soulèvent petit à petit, pour nous montrer notre route et éclairer notre marche à travers les sentiers chéris de la patrie. C'est ainsi que malgré son abandon la France nous protége encore.

Inutile de vous rappeler ici les efforts constants de nos pères pour notre émancipation civile, politique et religieuse ; ils sont encore présents à votre mémoire et nos éclatantes victoires, sous ce rapport sont dues à l'union intime de notre dévoué et patriotique clergé et de la nation. Union, gage de force, que la libre-pensée, dans toute son horrible audace, ne pourra jamais briser, espérons-le pour notre avantage et notre prospérité.

De la cession à 1837 ce ne fût, en effet, qu'une chaîne non interrompue de luttes gigantesques, contre la tyrannie d'un vainqueur égoïste et ambitieux. Enfin, notre révolte, longtemps comprimée, éclatait comme la foudre ; bien que l'orage eut longtemps grondé d'avance. Fruit d'un odieux despotisme ou éclosion de l'amour national, cette révolution et les événements qui en furent la suite ont été diversement appréciés.

Du sang a eté versé ! O lugubre souvenir ! Pourquoi ne pas jeter un voile sombre sur cet horrible tableau ! Il n'y a donc pas de bonheur sans mélange, de joie sans larmes ? Un sanglant échafaud se dresse devant nous ! Hâtons-nous d'y apporter la fleur du lys et la feuille d'érable, de le couvrir de palmes, de l'entourer de lauriers ; car, il fut le tombeau de la tyrannie et l'escabeau par où nos martyrs montèrent pour escalader les hauteurs de la liberté. Nous avions dû auparavant trouer le drapeau Anglais afin qu'à travers ses déchirures un peu d'air y passât. Les digues populaires sont rompues, le pouvoir dû céder : le gouvernement responsable nous est enfin octroyé. La face de notre pays est changée ; nous prendrons bientôt rang parmi les grandes nations.

En vain, pour nous punir, la protestante Angleterre essaiera-t-elle de nous noyer, en nous fusionnant avec le Haut-Canada, en vain réunira-t-elle tous les obstacles à notre marche ; Dieu est avec nous, —nos destinées s'accomplissent en Amérique et quand nous aurons solidement assis notre nation sur les bords de notre fleuve-roi, alors de ses rives enchanteresses se détacheront des essaims de colonies qui s'avanceront vers les grands centres américains, dans les Etats-Unis, ou marcheront vers cet immense Nord-Ouest, sur les traces ensanglantées de nos missionnaires, pour y former comme les avant-postes et les contre-forts de notre nation, qui se répandra, tôt ou tard, sur toute la partie du continent de cette jeune et vigoureuse Amérique.

Longtemps ils cacheront leur nombre et quand la confédération s'accomplira, ils se donneront la main dans une étreinte commune, pardessus les montagnes et les grands lacs, pour resserrer davantage les liens de cette puissante fraternité que le temps ni l'espace, ni la séparation n'ont encore pu détruire :—semblables à cet arbre des îles de Tylos, qui, au sein de la nuit clot ses brillantes fleurs pour ne les laisser s'épanouir qu'au sourire de l'aurore aux caressants rayons du soleil levant. Les Canadiens ont longtemps caché leurs vertus, leur nombre, leur force d'expansion, afin de les faire mieux épanouir au grand jour, sous la vision de Dieu, aux regards étonnés des peuples de ce continent. Voilà, Messieurs, ce que nous avons été ; voilà qui nous sommes.

III

OU ALLONS-NOUS ?

Grave et importante question à laquelle tous, tant que nous sommes, Canadiens de ce pays où frères de l'exil, devons nous efforcer de donner une heureuse solution. De fait, à voir la marche des choses dans notre chère Patrie, quand l'on songe, que les mêmes causes produisent généralement les mêmes conséquences, l'on est porté à s'éprendre d'un vague sentiment de tristesse, de crainte et d'inquié-

tude. Serons-nous fidèles à nos voies? à notre but? à notre mission?

La vie des peuples, comme celle des individus, a ses destinées particulières, marquées par des décrets supérieurs. Le dogme de ces destinées ne saurait contredire celui de la liberté qui est essentielle à la fin de tous. Autrement que deviendraient le mérite et ses récompenses, le crime et ses châtiments?

Tout a été crée avec ordre, nombre, poids et mesure; il y a harmonie universelle et complète dans le plan terrestre, façonné par une main divine. Aussi, l'étude de leurs fins civiles, matérielles et religieuses est-elle nécessaire aux peuples pour atteindre plus sûrement à ces fins. Pourquoi sommes nous placés sur ce continent plutôt qu'ailleurs? pourquoi avons-nous reçu la foi de préférance à tant d'autres? pourquoi jouissons-nous d'une plus grande somme de bien-être et de liberté que d'autres nations, etc.?

Le peuple d'Israël nous offre un exemple frappant de la doctrine que nous avons ici posée en principe. Sa mission lui était clairement tracée; si elle n'était pas politique, elle était plus belle et plus noble; elle était exclusivement religieuse. Elle l'emportait donc sur celle de plusieurs autres nations, de toute la hauteur qui sépare les grands intérêts de l'Eternité de ceux du temps. Voilà pourquoi sa chûte fut si profonde, ses malheurs si grands, ses maux si irréparables! L'escompte est en raison du crédit: il a rendu compte de ce qu'il avait reçu.

Voyez ce peuple, objet de si grandes prédilections, de (Jéhovah) devenir l'approbe du monde, comme ce puissant Samson, qui fut l'une de ses plus frappantes figures, dont les yeux fermés violemment à la lumiére, est forcé de servir de jouet aux enfants de ses persécuteurs, ou de tourner une meule en signe d'amère dérision pour ses inutiles efforts à reconquérir les biens inappréciables qu'il a perdus. Le peuple Juif n'est-il pas irrémissiblement condamné à l'aveuglement? à l'exil? à la proscription? Lui aussi ne marche-t-il pas, les yeux éteints à la lumière divine, à travers les continents, sans patrie, sans langage particulier, sans drapeau national, sans signe de ralliement, sans représentation, sans droits et sans pouvoir, exposé à la pitié de l'univers, et à l'indifférence des gouvernements?

Mais où est donc le peuple, qui ayant failli à sa mission, aurait échappé à la vengeance céleste?

N'avons-nous pas vû, avec frayeur, la voluptueuse Babylone exhaler son dernier râle, sur le bûcher de Sardanapale? La parjure Carthage, la vénale Ninive, la mercantile Sidon, ne sont-elles pas en ruine complète? Qu'est devenue cette Grèce antique, si brillante, si poétique, éprise d'une égale ardeur pour la laideur du vice et la beauté de l'art? N'a-t-elle pas vû saccager ses temples, renverser ses statues et briser ses monuments? Et puis, cette Rome fameuse, siége de force et de grandeur terrestres, maîtresse de l'univers, centre de la toute puissance d'alors, qui a tout sacrifié pour la domination du monde, en violant toutes les libertés, en souillant tons les droits, en prostituant tous les devoirs, n'est-elle pas dix fois prise, anéantie, conquise et assujettie à ces mêmes barbares qu'elle méprisait le plus?

Comment comprendre, sans la ferme croyance à la destinée des nations, les abominations dont l'histoire tient compte? Combien d'injustices inexplicables, de morts injustes? de crimes sans motifs? d'iniquités sans nom? Le dogme de la solidarité seul explique la justice des châtiments dont un peuple est frappé pour une faute à laquelle tous n'ont pas participé. Ce dogme trouve son explication naturelle dans la faute Adamique.

Voyez quelles cruautés accompagnent les Espagnols au Mexique. L'on s'éprend d'un indiscible sen-

timent de tristesse au souvenir des atrocités commises contre ces pauvres sauvages qui prennent leurs bourreaux pour des dieux !

Et pourtant, Fernand Cortez et ses successeurs ne seront que les implacables instruments de la colère céleste, s'exerçant, sans pitié, sur ce peuple de *Cannibales* qui engraissaient lentement ses victimes, pour jouir plus longtemps de leur agonie et mieux se repaître de leur sang ! Montezuma lui-même n'avait-il pas sacrifié, l'année précédent la conquête de son pays, quatre-vingt deux mille hommes, dans une seule fête et pour un seul spectacle !

Maintenant, philantrophes, gémissez sur les malheurs de Montezuma ! pleurez sur les massacres horribles de sa nation, l'anéantissement complet de ses palais et de ses temples et les derniers vestiges de ce que furent les *Fils du Soleil* !

Mais, poursuivons plus loin notre investigation. Que sont devenus les richesses infinies, les trésors incalculables apportés par les Espagnols de l'Inde et du Mexique ? Où est la puissance de l'Espagne ? Où est sa force ? Instrument rejeté à son tour, ses possessions lui ont étè ravies, en Asie comme en Europe. Désolée, amoindrie, déchirée par les guerres civiles, effacée du rang des grandes nations : malgré sa vaillance, sa fierté et son orgueil, elle ne pourra même pas protéger ni retenir la plus grande partie de ses îles si riches, perles précieuses de l'Océan, derniers vertiges de ses sanglantes conquêtes en Amérique, contre l'insolente agression d'une bande de flibustiers ! Pauvre Espagne, où sont tes gloires d'autrefois, sonde ton cœur et dis si tu n'a pas mérité tes châtiments ?

La conscience humaine saura-t-elle donner la solution de ce double châtiment ? Les Mexicains,par fanatisme, les Espagnols, par avidité, versent à flots le sang humain, ils subissent les conséquences rigoureuses de leurs crimes. N'est-ce pas la loi de l'histoire et celle de la ruine des empires ?

C'est ainsi que le ciel se sert d'un peuple pour en châtier un autre et que les révolutions sanglantes sont les moyens de la justice divine ici-bas.

Le christianisme seul sait expliquer la marche des événements, et en découvrir la philosophie de l'histoire, à l'aide de la bousole lumineuse de la foi et du dogme du péché originel, qui est l'unique fondement de la véritable philosophie de l'histoire.

C'est en vain que les nations veulent se passer de religion, c'est en vain qu'elles tournent dans le cercle étroit de leur ambition humaine, qu'elles s'agitent pour arriver à leur but, c'est Dieu qui les mène, à l'abîme où à la gloire, qui servent également les fins de sa justice où celles de sa miséricorde. De nos jours,l'Italie s'irrritant contre la prétendue oppression de son gouvernement papal, proclame sa séparation de Dieu en affirmant qu'elle se fera d'elle-même. *Italia fara da se.* L'on sait comment cette pauvre nation s'est reconstituée depuis Cavour. Le cercle de ses oppressions va se rétrécissant d'heure en heure. Pour elle,comme pour ceux qui entraient dans l'enfer du Dante, "*Il n'y a plus d'espérance.*"

Napoléon III, imbu des idées modernes, a voulu s'émanciper en proclamant le principe des grandes aglomérations ; principe si fécond en désastres pour la France actuelle. L'empire a cru produire Solferino et n'a fait que Sadowa ; il a rêvé célébrer une éclatante victrire à Berlin et il ne s'est réveillé qu'en face de l'épouvantable catastrophe de Sedan !

Mais comment parler de Napoléon sans penser à la nation française ? et comment parler de cette dernière sans verser des larmes sur ses chûtes, ses divisions, ses malheurs et sur ses ruines patriotiques, morales et religieuses ?

Oh ! taisons-les plutôt, car la

France, au fond de l'abîme comme au sommet de la gloire, nous est toujours chère. Nous pouvons la plaindre, mais la mépriser, jamais ! D'ailleurs, si la France impie nous outrage, la France catholique nous glorifie. Cette dernière est toujours la France de notre cœur, de nos espérances et de notre amour ; si pour nous, cette belle France a encore des entrailles de mère, nous avons constamment pour elle des cœurs de fils. Par elle nous continuons la chaîne indestructible de nos traditions ; en elle, nous saluons avec bonheur la patrie de M. de Peyre, de M. de Lupé, du comte de Mun, de Lucien Brun,de Veuillot, de Nicholas, de Chesnelon, d'Emile Keller, de Claudio Jannet, et de M. de Foucault.

Que sont devenues la puissance et la grandeur du Portugal ? Où est le prestige du royaume catholique de Jean II et d'Emmanuel le Graud ? Du moment où les rois très catholiques de cette nation abandonnent la religion pour se faire persécuteurs et devenir les complices de l'infâme Pombal, la décadence s'avance et le Portugal n'est plus hélas ! aujourd'hui que l'ombre de lui-même, se traînant à la remorque d'une nation protestante, qui le tient enchaîné à ses propres destinées.

Le socialisme dévore l'Allemagne, le nihilisme ronge la Russie, la franc-maçonnerie sape laFrance, le carbonarisme ravage l'Italie et les solidaires enlacent les Pays-Bas. Le vieux monde est sur un volcan.

Il n'est que trop vrai, hélas ! que la plupart des peuples du vieux monde ont manqué à leur mission : aussi voyez leur décadence ! Ils se sont égarés à travers les déserts ; ils ont perdu leurs voies faute de foi qui leur serve de boussole. Et,incapables de repentir,ils n'ont plus d'espérance dans le pardon. Sans vie religieuse,sans force morale, sans prestige extérieur, ils succombent sous le poids de leurs propres ignominies, victimes des faux principes qu'ils ont posés, entraînés par les conséquences funestes de leur révolte contre l'autorité. Rome était la clef de voûte de leur édifice ; les droits de Rome ont été odieusement violés. Et tant que le droit ne primera pas la force, tant que la religion du cœur, de l'esprit et de la foi n'enseignera pas aux peuples leurs devoirs et aux rois leur mission, tant que les prérogatives de Rome ne seront pas restorées, le vieux monde n'a plus rien à espérer. Car,nous le savons, et avec DeBonald nous l'affirmons. " Si leur révolution a commencé par la déclaration *solennelle* des droits de l'homme, elle ne finira pour eux que par l'affirmation *positive* des droits de Dieu." Autrement, pour eux, les étais de leur bonheur et de leur prospérité ne se reconstruiront pas ; l'autorité n'existant plus, l'anarchie règnera jusqu'au moment effroyable où il plaira à Dieu, de venir s'asseoir au gouvernail, selon cette parole profonde de la philosophie antique, représentée par Platon. C'est alors, que sortant des ruines que le siècle s'est fait, il se montrera dans tout l'éclat de sa justice, et que, balayant avec les orages de sa colère, puisque les rayons de son amour ne suffisent plus, les peuples et les rois, il se reconstruira, des monceaux épars de ces peuples infidèles, des nations nouvelles, auxquelles il donnera de nouvelles forces, de nouvelles grandeurs, un nouveau prestige, une nouvelle vie, un nouvel héritage, une nouvelle mision.

N'avons-nous pas un exemple frappant de ces vérités dans la prise de possession de la terre promise par les juifs et de celle de ce pays par la France ? Où sont ces chefs fameux, ces guerriers farouches, ces nations nombreuses qui se partageaient alors le sol de l'Amérique ? Ne sont-elles pas disparues de la terre de leurs pères, ces tribus errantes,en ne laissant après elles qu'un vague souvenir de leurs cruautés et de leur malheu-

reuse destinée, emportées sur la terre, comme la feuille de la forêt que le vent chasse, ça et là, sans laisser de trace ?

Une chose seule est restée comme monument funèbre du triste destin des Peaux-Rouges ; ce sont les noms des torrents, des rivières, et des collines qui sont destinées à propager l'obscur et triste souvenir des anciens habitants de l'Amérique. Les indiens se sont évanouis comme un rêve ; leurs carquois sont brisés, leurs flèches émoussées, leurs sources sont taries, leurs wigwams en poussière. Leur conseil ne s'assemble plus sur la rive et leurs cris de guerre n'effraient plus les échos retentissants de ces contrées.

Un flot envahisseur, guidé par une puissance supérieure, les a chassés vers les lointaines solitudes de l'Ouest. On a profané jusqu'à leurs champs de morts ! Les blancs ont foulé aux pieds leurs cadavres, sans accorder seulemeut une larme de souvenir, ni l'aumône d'une prière aux âmes farouches qui animaient jadis ces os calcinés ! Et pourquoi ? où est la philosophie humaine qui donnera la solution légitime, de cette double profanation. Encore une fois, sans la foi, sans l'invincible croyance aux dogmes mystérieux de la solidarité de la faute, de la réversibilité des mérites, de la justice du châtiment, du gouvernement providentiel du monde, l'explication n'est plus possible. Nous voguons sur la mer incertaine du doute, sans phare, sans guide, sans boussole et sans gouvernail. La prévarication indienne explique donc seule leur châtiment, comme sanction de l'éternelle justice et comme moyen de leur salut.

O Canada qui a cru à ces dogmes, qui a reçu la foi pour guide, la religion pour moyen, cette terre pour héritage, qu'as-tu fait de tous ces biens ?

Es-tu resté fidèle à ta destinée, si soigneusement marquée par la Providence ? Ta religion, l'as-tu conservée pure ? Ta foi est-elle toujours brillante ? Dis-le, qu'as-tu fait de tes gloires ?

Canadiens, qui n'avez encore abdiqué ni votre cœur ni votre patriotisme d'autrefois, puisque vous êtes ici pour en porter le consolant témoignage, pourrez-vous répondre, avec confiance, aux doutes que je viens d'émettre ?

A constater la cordiale réception que la cité de Québec nous fait en ce moment, à voir la noble émulation dans tous les rangs de la société, pour organiser une grande fête, qui laissera d'ineffaçables souvenirs, l'harmonie qui semble régner parmi vous, l'air de gaîeté répandue partout, l'on pourrait croire au bonheur réel du peuple Canadien, à son union intime, à son esprit de conservation, à sa force de cohésion, aux succès constant de sa vitabilité, de sa force, de sa prospérité et de sa gloire !

Hélas ! pourquoi faut-il agiter à vos yeux, la furie des tempêtes ? vous découvrir l'abîme caché sous les fleurs ? sonder les plaies qui nous rongent ? palper le mal qui nous dévore ? indiquer de nouveaux combats ? se préparer à de nouvelles luttes ?

Ah ! c'est que la vie des peuples est aussi soumise à la grande loi de la lutte ; nous sommes soldats. Arrière les théories menteures des internationalistes, les rêveries de paix universelle, les sombres jongleries des utopistes, qui prêchant la conciliation et la paix, nous combattent dans l'ombre, croyant ainsi plus facilement nous vaincre. La condition de l'humanité, c'est la guerre. N'avons-nous pas péché contre les préceptes de cette salutaire loi, depuis plusieurs années ? Ne nous sommes-nous pas endormis au sein d'une fausse sécurité ? Les délices du nouveau régime ne nous ont-elles pas engourdis ? Avons-nous encore le même courage que les héros de nos luttes d'autrefois, qui, comme Ajax, demandaient la lumière pour mourir en plein jour ? Cette liberté politique

qui nous fut octroyée avec le gouvernement représentatif, ne nous a-t elle pas été fatale, en réveillant chez nous cet esprit de division, d'animosités et de haine qui nous conduit si rapidement à notre déclin, sinon à notre perte ?

N'avons nous pas perdu de notre prestige ? Nos administrations sont elles ce qu'elles devraient être ? Notre représentation, fruit de nos divisions, est-elle à sa véritable hautéur ? L'union qui a sauvé nos pères, n'est-elle pas disparue de notre province ? Ne sommes nous pas attaqués des vieilles maladies qui dévorent l'Europe ? le radicalisme ne s'infiltre-t-il pas dans nos rangs, pour y détruire le sentiment religieux, le respect de l'autorité et l'amour de la Patrie ?

Le peuple canadien a-t-il le même respect pour son dévoué clergé, le même amour pour ses institutions, le même attachement à son sol, la même bonne foi dans ses transactions, la même simplicité dans ses mœurs ? L'indifférentisme ne s'attache-t-il pas à nos actes? Cet ennemi n'est-il pas à la porte de la citadelle nationale, sans soldats, sans munition, sans défense ?

Ce calme trompeur qui nous environne ne serait-il pas l'avant-coureur de la tempête ? Cet instinct du cœur qui a poussé les patriotiques organisateurs de cette immense réunion n'indiquerait-il pas qu'il est devenu nécessaire de mieux connaître nos forces, nos moyens d'actions, nos faiblesses, nos fautes, et le secours que nous aurions droit d'attendre au moment du danger ? Notre âge d'or semble évanoui et l'on peut déjà regretter, hélas ! ces temps disparus et dire :

« Ils ne sont plus ces jours où nos vieilles [romances,
« Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté,
« Où tous nos monuments et toutes nos [croyances,
« Portaient le manteau blanc de leur virginité."

Prenons-y garde en effet ; nos fautes pèsent dans la balance. Nos divisions nous mèment à la ruine, notre luxe nous appauvrit, notre émigration tarit les sources de notre accroissement en deça des frontières. Le dédain que nos populations affectent pour la culture du sol est le signe le plus certain de notre prochaine décadence,si nous, ne nous hâtons de réagir contre cet esprit malsain qui égare nos cultivateurs,qui sont encore cependant le nerf de notre pays et l'une de nos grandes espérances d'avenir.

L'émigration canadienne aux Etats-Unis nous a enlevé au-delà de 500,000 personnes ; ce qui ajouté à l'abandon de la culture de nos terrres, a largement contribué à détruire nos forces vives, nos sources de revenu et notre prestige. De fait, la richesse sociale nous manque ;—Et, nous possédons déjà en germe les causes de la décadence des vieux peuples ;—l'esprit d'orgueil qui détruit les plus nobles sentiments, l'esprit de division qui nous conduit à l'abîme, l'esprit de parti qui nous mène à la mort.

Si l'éxode de nos frères vers la république voisine n'était pas le vœu de la Providence, il serait plus qu'un crime, ce serait une faute irréparable au point de vue de nos forces, de notre grandeur, de nos richesses et de nos espérances nationales. Nos frères des E.U. sont restés trop attachés à nous, trop patriotiques, trop fidèles à notre appel pour croire que nous ne serons jamais réunis de nouveau sous le même drapeau. Que la Patrie leur ouvre donc son cœur et ses bras, et aux souvenirs de ses charmes et de ses affections, ils se sentiront encore épris pour elle d'un nouvel amour. Car leur patriotisme est aussi vivace que le nôtre. Nous nons devons ce tardif aveu, qne nos frères des Etats-Unis nous valent sous tous rapports.

Le patriotisme, voyez-vous, est une émanation de la vérité, un

rayonnement du Ciel, une réminiscence de la Patrie, de ses gloires, de ses malheurs et de ses affections ; un lien puissant comme la vie, fort comme la mort, séduisant comme les caresses d'une mère, entrainant comme la voix d'une sœur, lumineux comme un rayon de soleil, suave comme un chant d'amour. Voilà pourquoi les méchants travaillent avec un infatiguable audace à extirper du cœur de l'homme l'amour de la Patrie pour arriver ainsi plus aisément à l'extinction complète du patriotisme, et par là, au nivellement de toutes les sociétés humaines, dans une effroyable cosmopolitisme, sans patrie, sans lien social, sans vérité, sans religion et sans Dieu. Telle est l'œuvre abominable entreprise par les sociétés secrètes qui pullulent de toutes parts.

Mais avant d'espérer aucun fruit de notre grande fête, avant de croire à la réunion de tous les Canadiens sur notre sol, compatriotes de la province de Québec, rendons-nous dignes de l'amour de nos frères exilés, et offrons leur les mêmes avantages matériels dont ils jouissent à l'étranger, où ils sont loin d'être heureux, mais, où du moins, ils font vivre leurs familles par un travail soutenu et rémunérateur. Et de peur que plus tard l'histoire ne trouve une légitime raison de notre décadence et de notre anéantissement, comme châtiment de nos fautes, hâtons-nous de revenir à nos traditions, à notre passé, à notre mission.

Mais afin de mieux éviter les maux qui nous menacent et pour répondre plus sûrement à nos destinées, comme peuple, faisons disparaître les causes de notre décadence et celles de l'exil de nos concitoyens. Ainsi bannissons le luxe, fixons à un taux raisonnable l'intérêt de l'argent, encourageons davantage la colonisation et l'agriculture ; émancipons notre commerce et nos industries manufacturières de l'état de servage dans lequel ils ont été tenus jusqu'ici ; que notre éducation devienne un peu plus pratique et au lieu de nous concentrer dans les villes où tout est apparat, mais où le bonheur n'existe pas, reprenons le chemin de la terre paternelle ; remettons en honneur la charue et ses accessoires ; travaillons : le sol fécond n'attend que cela pour faire jaillir de son sein la prospérité et l'abondance. D'ailleurs travailler c'est prier !

Armons-nous du bouclier de la vertu de nos pères ; que l'union soit de nouveau notre devise ; que la foi nous serve toujours de flambeau, le prêtre de guide, la religion de consolation ; Et que l'alliance intime de l'Eglise et de l'Etat soit pour nous un inébranlable appui contre les déchirements de la tempête, qui gronde de toutes parts, sur la tête du monde.

Pour rattacher davantage le passé à l'avenir, répétons, en terminant ce vœu du poète, qui résume si bien l'histoire de notre patrie.

Nos pères de la gloire nous ont montré la [route,
Ils furent tous soldats, apôtres et labou- [reurs,
....
Ils nous ont dit un jour, mourant au [champ d'honneur,
Français ; que dans vos cœurs la foi tou- [jours rayonne.
Leur vertu commença le temple du bon- [heur,
Ils en sont les pilliers ! Vous serez sa cou- [ronnne.